

LE BETSILEO, BESSON ET LA POLITIQUE FRANÇAISE A MADAGASCAR (1888 - 1894)

par
Guy JACOB



A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, au nom du Betsileo est étroitement associé celui du docteur Besson. Sur dix-huit années de séjour à Madagascar, Besson en a passé près de quinze dans le Betsileo, comme vice-résident de France à Fianarantsoa de 1888 à 1894, période pour laquelle nous présentons ici son rôle, puis comme administrateur de la province de 1896 à 1901 et, après un bref passage à Nosy-Be et à Tuléar, de 1903 à 1906. Aussi son image a-t-elle été conservée dans la mémoire collective des Betsileo alors qu'ils ont oublié jusqu'au nom de Lyautey, prestigieux mais éphémère commandant supérieur du Sud (1).

Entre 1888 et 1894, Besson soigne les malades et secourt les indigents tout en se familiarisant avec un pays dont il maîtrise la langue jusque dans ses nuances dialectales. Il multiplie les enquêtes et explore les confins, parfois réputés inaccessibles, de la province. Pour repousser les incursions de pillards, au premier rang des troupes régulières ou de groupes d'auto-défense, il fait bravement le coup de feu. Ce portrait classique (2) n'est pas inexact, mais bien

1) Enquête orale de Bruno Hübsch, 1969, venant à l'appui de mes recherches. Qu'il en soit ici tardivement remercié.

(2) Cf. entre autres auteurs, C. Savaron, *Mes Souvenirs. A Madagascar, avant et après la conquête (1885-1898)*, 1932, père H. Dubois, *Monographie des Betsileo*, 1938, ou, présentation récente, P.M. Niaussat, *Biographie de Besson, Hommes et Destins. Madagascar*, 1979.

incomplet. Il faut partir d'une question fondamentale et qui n'a jamais été posée: qu'est-ce qui fait courir Besson ? Même s'il dispose d'une certaine marge d'autonomie, n'est-il pas d'abord l'exécutant apprécié d'une politique ? Ce dont témoigne son maintien dans le même poste, alors que sur la côte, c'est la valse des vice-résidents. Cette politique, définie par le Myre de Vilers, premier résident général à Madagascar, est fondée sur un principe: affaiblir la monarchie merina au point où le premier ministre Rainilaiarivony serait amené à accepter, sinon solliciter le protectorat de la France - protectorat qu'il avait jusqu'alors obstinément refusé de reconnaître -. Et en cas d'échec de la diplomatie, préparer le terrain pour une nouvelle expédition militaire à laquelle seraient épargnés les errements de la campagne de 1883-1885 (3). Dans cette dernière perspective, le Betsileo doit être considéré comme un atout, que le Myre de Vilers veut avoir dans son jeu.

LE CHOIX DE FIANARANTSOA COMME VICE-RESIDENCE

Le traité du 17 décembre 1885 avait amené la transformation du consulat de France à Madagascar en résidence générale. Il entraînait également la création d'agences résidentielles. Les deux premières furent celles de Tamatave et de Majunga. Choix logique, puisque ces ports, où se trouvaient déjà les principaux postes consulaires, étaient les pôles économiques de l'île. Là étaient le négoce et les traitants.

Le Betsileo et l'hégémonie merina.

Le choix de Fianarantsoa en 1888 ne relève, lui, ni de critères économiques, ni de critères directement politiques. Modeste centre de 5 à 6.000 habitants, la ville n'offre pour le commerce qu'un médiocre intérêt. Le Betsileo, gros producteur de riz, n'a pas la possibilité d'écouler ses excédents car, par la piste difficile qui conduit au port de Mananjary, le coût du portage est prohibitif. Il ne vend guère qu'un article de luxe, ses *lamba* réputés pour leur finesse, qui font prime sur le marché de Tananarive (4). La faiblesse des exportations limite en retour les importations. Aussi entre 1891 et 1894, cinq Français seulement - membres de la mission catholique exclus - ont été recensés dans la province, où une unique maison de commerce française, Bocard frères de Tamatave, est représentée (5).

(3) Cf. A.E. (Archives du Ministère des Affaires Etrangères. Paris. Correspondance politique) Madagascar 24 à Madagascar 33, passim.

(4) A.E., Mad. 20, note du négociant mauricien Edgard Anthelme, août 1885. Le *lamba*, pièce d'étoffe rectangulaire, constitue le vêtement traditionnel dans lequel se drapent les Malgaches.

(5) O.M., Aix (Arch. nationales, section d'Outre-Mer, dépôt d'Aix-en-Provence), 11 B 96, septembre 1894. Il s'agit d'un seul métropolitain, d'un Français originaire d'Algérie, d'un créole de la Réunion et d'un Français "douteux". L'origine du cinquième individu n'est pas précisée.

D'autre part, le pays est sous le contrôle étroit de Tananarive. Le pouvoir merina a conservé leurs titres aux descendants des souverains locaux, tout en les faisant surveiller de près par le gouverneur de Fianarantsoa. Les rois les plus prestigieux sont alors Rajoakarivony II, de la dynastie de l'Isandra (à qui succède Ratoovony en 1892) et Ramahoro, roi du Lalangina. Ce contrôle au sommet est complété par un quadrillage militaire et une domination économique. A partir des postes militaires, autour desquels les soldats démobilisés prenaient souvent leur retraite, ainsi qu'à Fianarantsoa et Ambositra, s'était développée une colonie merina qui monopolisait la vente du riz et les prêts à des taux usuraires (6).

En contre-partie d'une dépendance également liée au développement de la fiscalité et du *fanompoana* (corvée due à la reine), les Betsileo bénéficiaient d'une protection armée, assurée par les garnisons merina] qui s'efforçaient sur les marches occidentales et méridionales du pays, de les mettre à l'abri des razzias faits par les Sakalava et par les Bara. [Dans une relative sécurité, ils restaient groupés en *vala*, hameaux fortifiés autour desquels ils avaient pu développer leurs cultures.]

Dans un tel contexte, les Betsileo n'étaient pas des alliés potentiels pour les Français. A la différence des Betsimisaraka, que l'on prétendait délivrer de la domination merina, ou des Sakalava dont l'indépendance devait être sauvée, ils n'avaient pas leur place dans l'abondante et répétitive propagande littéraire d'inspiration créole. Dans une région présentée comme le prolongement à peine différencié de l'Imerina, ils étaient considérés comme en voie d'assimilation.]

Conflits religieux et influence française.

Les conflits religieux, que missionnaires catholiques et protestants prolongent jusqu'au fond des campagnes betsileo, attirent bientôt l'attention de Le Myre de Vilers. [En 1886-1887, les Betsileo sont les témoins et parfois les acteurs d'une véritable guerre de religion que se livrent, essentiellement dans le domaine scolaire, jésuites et membres de la London Missionary Society.] La lutte avait commencé dès 1871, lorsque les jésuites, à la suite de la L.M.S., pénétrèrent dans la province. Elle est alors exacerbée par les conséquences de la guerre de 1883-1885 qui laissa temporairement aux protestants la totale maîtrise du terrain, puis, à partir de janvier 1887, par l'application au Betsileo du code des 305 articles en vigueur depuis 1881 en Imerina.

Jésuites et frères des écoles de la Doctrine chrétienne exilés pendant plus de deux ans, avaient dû fermer leurs écoles. La plupart de leurs élèves avaient été

(6) Outre les nombreuses sources imprimées, cf. *Archives de la République Démocratique de Madagascar*, D 114, J.B. Ramanantsoalina, 12 Honneurs, gouverneur de Fianarantsoa, *Histoire de l'occupation du Betsileo par les Hova*, 1922, dactyl.

placés dans les établissements protestants. De retour à Madagascar au printemps 1886, les missionnaires catholiques se lancent dans une difficile reconquête. Bientôt, Mgr. Cazet, vicaire apostolique de Madagascar, se plaint des persécutions dont sont victimes les élèves catholiques lorsqu'ils veulent regagner leurs écoles. Ils seraient même frappés et traînés de force dans les temples par les "évangélistes" et leurs instituteurs. La L.M.S. bénéficierait de la complicité des officiers merina, responsables des inscriptions sur les registres scolaires (7).

La stricte application du code de 1881 bloque toute possibilité d'évolution. L'article 296, qui garantit le libre choix de l'école, donne à ce choix un caractère irrévocable. Conçu dans le but d'éviter des litiges, en 1887, il joue entièrement en faveur de la L.M.S. Mgr. Cazet le présente comme à l'origine de nouvelles violences, qui se multiplient sous le prétexte de faire respecter la loi (8).

Bien qu'il soit convaincu que Cazet dramatise quelque peu la situation, le résident général se doit de réagir. L'agnostique le Myre de Vilers n'a que peu de sympathie pour les jésuites, mais ces derniers représentent l'unique influence française en pays betsileo. [Après avoir, sans grand succès, attiré l'attention du premier ministre sur les agissements de ses officiers - agissements qui vont à l'encontre de la liberté des cultes et de l'enseignement, officiellement reconnue - il juge opportun d'installer un vice-résident à Fianarantsoa. [Ce vice-résident, par sa seule présence, pourrait, pense-t-il, empêcher les abus d'autorité]]] souhaite que soit désigné un médecin qui, dans un premier temps, s'efforcera de se faire accepter en se contentant de soigner les malades.] Le moment est propice. Sous l'influence des missionnaires, le Betsileo, après l'Imerina, s'ouvre alors partiellement à la médecine occidentale. Consulté par le résident général, Cazet voudrait que cet agent soit marié. Le Myre de Vilers acquiesce à sa demande (9). En effet, alors que sur la côte, où la liberté de mœurs ne choque nullement, la France peut sans inconvénient être représentée par des célibataires, pour arbitrer un conflit entre missionnaires, sous le regard de communautés chrétiennes, il est évident que la présence d'un respectable père de famille paraît tout indiquée.

Le Betsileo, cheval de Troie pour le Myre de Vilers

[En attendant l'ouverture de la vice-résidence] qui, pour des motifs d'ordre budgétaire, exige plus de deux ans, [le Myre de Vilers décide de se rendre lui-même dans le Betsileo.] Avec un double but : étudier les difficultés entre mission

(7) A.E., *Mad.* 23, à le Myre de Vilers, 20 octobre 1886. Officier doit être pris ici dans un sens comparable à celui d'officier sous l'ancien Régime en France. De fait, les gouverneurs merina achetaient leur charge. Fonctions civiles et attributions militaires ne sont guère distinguées.

(8) *Ibid.* Entre autres exemples, Cazet décrit une bande de "gros jeunes gens" qui, encadrés par leurs instituteurs protestants, parcourent les villages des environs de Fianarantsoa, à la recherche des élèves catholiques retournés dans leurs écoles. Là où ils ne peuvent s'emparer des enfants, ils emmènent les parents en otage.

(9) Le Myre de Vilers à A.E., 20 octobre 1886 et 20 février 1887 (A.E. *Mad.* 23 et *Mad.* 24).

catholique et autorités locales à propos de l'application de la législation scolaire et "rechercher le point faible du gouvernement hova, en cas de nécessité d'une action coercitive" (10).]

[Le Myre de Vilers remplit avec succès la première partie de son programme.] Il constate que les gouverneurs de Fianarantsoa, d'Ambohimandroso et d'Ambositra, là-même où la lutte est la plus acharnée, sont en fait débordés par leurs officiers, acquis pour la plupart à la cause protestante. Il conseille à ces gouverneurs de modérer le zèle de leurs subordonnés, pour ne pas créer au premier ministre des difficultés avec la France dont ils payeraient, eux, les conséquences. Il est entendu. Dès août 1888, Cazet reconnaît que les officiers merina ont adopté une attitude plus réservée : en un an, le nombre des élèves inscrits dans les écoles catholiques a doublé (11).

Son deuxième objectif amène le Myre de Vilers à échafauder un plan assez curieux. En cas de nouveau conflit, il suggère de débarquer par surprise à Mananjary un petit corps expéditionnaire qui se porterait immédiatement dans le Sud du Betsileo et à Fianarantsoa. Là, "bien établis (...) au milieu de populations paisibles (...) nous pourrions attendre notre heure pour pousser plus loin la conquête". Ainsi, "privée de ses provinces tributaires les plus riches", Tananarive essuierait immédiatement un sérieux échec. Et si elle voulait reconquérir le Betsileo, l'armée merina, obligée de passer à l'offensive, se trouverait par rapport au premier conflit, face à une "situation renversée" (12).

BESSON ET LES BETSILEO

Pour Fianarantsoa, le ministère de la Marine désigne le médecin de 1ère classe de la marine, Pierre-Louis Besson, unique postulant parmi les officiers du corps de Santé de son grade (13). Besson, qui avait fait acte de candidature sur les conseils d'Alfred Grandidier, l'explorateur déjà célèbre de Madagascar, est alors âgé de 33 ans. Il est marié et père de famille. Il embarque avec son épouse et son fils et, en août 1888, Ranchot, chancelier de la résidence générale, l'installe dans ses fonctions (14). Besson avait le profil de l'emploi ; il allait très rapidement prouver qu'il était l'homme de la situation.

Le médecin et le politique

En pays betsileo, Besson doit nouer des relations à la fois avec les autorités merina, les descendants des familles princières et l'ensemble de la population. Il

(10) A.E., *Mad.* 24, rapport du 21 mars 1887.

(11) A.E., *Mad* 28, Fianarantsoa, à R.G. (résident général p.i.), 3 août 1888.

(12) Rapport du 21 mars 1887, déjà cité. Ce plan a également attiré l'attention de Y.G. Paillard. Cf. "The French expedition to Madagascar in 1895 : "programme and results", colloque de Leyde, 1984, à paraître dans *Colonial Ward in Asia and Africa*.

(13) O.M., Fontainebleau, EE II 768 (1), dossier personnel de P.L. Besson.

(14) A.E., *Mad.* 23, R.G. à A.E., 13 août 1888.

est [d'abord mal accueilli] Les chefs betsileo l'ignorent et "le peuple", rempli de "soumission craintive à l'égard des autorités hovas", à l'exception de la minorité catholique, le reçoit avec une indifférence ostensible. [Mais sans tarder, il entend des tournées en distribuant des médicaments et "quelque menue monnaie" (15).] ->

Un mois et demi plus tard, Ranchot, de retour à Fianarantsoa (16), constate un [total revirement.] Besson a déjà réussi quelques opérations spectaculaires - il a notamment opéré de la cataracte la tante du gouverneur - et son cabinet médical ne désemplit pas. Chaque jour, 30 à 35 malades se rendent à sa visite. Dans un rapport élogieux, dès juin 1889, Le Myre de Vilers souligne que Besson a acquis une influence considérable (17).

D'autre part, Besson multiplie les cadeaux au gouverneur et aux Grands. Il subventionne l'enseignement catholique et assiste les indigents. Ses libéralités ne sont pas du goût de Bompard qui succède à Le Myre de Vilers (18). Besson défend sa politique (19). A ses yeux, la plus grosse dépense, faite en faveur de Rafanoharana, le gouverneur, et de sa famille, est amplement justifiée. Rafanoharana, malgré ses "anciennes et puissantes attaches anglaises", a soutenu l'influence catholique et française. Il a obtenu que soit loué à Besson, par bail emphytéotique, le seul terrain propice à l'installation de la vice-résidence et a exempté du service militaire les ouvriers recrutés pour sa construction. Le gouverneur passe même pour "s'être compromis en nous étant agréable et utile". Aussi Besson est-il aux petits soins pour sa fille, dont il soigne l'anémie en lui faisant porter du vin et du chocolat. Il supporte même son gendre, un parasite, qui considérerait la maison du vice-résident comme la sienne, lui a fait commander un habit sur mesure qu'il prétend ne pouvoir payer et à qui Besson s'empresse d'offrir une valise à l'annonce de son départ. Lorsque Rafanoharana est limogé (20), sans tarder, le vice-résident offre un cadeau de bienvenue à son successeur Rainiketabao. Par les mêmes procédés, Besson a finalement réussi à amadouer les princes locaux, restés d'abord sur la réserve. En septembre 1889, Ramaharo a droit à une aubade. Il reçoit munitions de chasse et caisses de chartreuse.

(15) *A.E., Mad.* 32, Besson, rapport sur la situation général des pays des Betsileos, 20 mars 1889

(16) *A.E., Mad.* 29, à R.G. Après avoir installé Besson, Ranchot, sur les consignes de Le Myre de Vilers, avait poussé jusqu'à Mananjary, afin de reconnaître la piste, dans la perspective d'un éventuel débarquement.

(17) Dossier personnel de P.L. Besson, 15 juin 1889.

(18) *O.M. Aix*, 2 Z 209, à Besson, 4 octobre 1889. Pour le seul mois de septembre 1889, Besson a dépensé 110 F. S'il s'agit là d'un chiffre moyen, les dépenses annuelles à titre de dons et subventions représenteraient près du quart du médiocre budget de la vice-résidence (6000F.)

(19) *Ibid.*, à R.G., 11 novembre 1889.

(20) Sa francophilie trop voyante n'est peut-être pas étrangère à cette mesure. Rainilaiarivony lui confie le commandement d'un contingent betsileo expédié sur Tuléar. Une "véritable déportation", commente Le Myre de Vilers.

[Les Betsileo corvéables à merci]

Les secours aux malades et aux nécessiteux ont, eux, un caractère plutôt symbolique. En septembre 1889, toujours, Besson leur consacre exactement la même dépense que celle engagée en faveur de l'inévitable Réunionnais qui a échoué au Betsileo et se trouve dans l'indigence : la modique somme de dix francs, de quoi acheter, pour soigner bronchites et pneumonies, quelques *lamba* et pagnes (*sembo*) de chanvre ainsi qu'une unique couverture. Si des dépenses de ce genre sont d'un intérêt politique limité, Besson est cependant sensible à la misère des Betsileo, "la maladie principale dont souffrent et meurent ces malheureux" (21). A ses yeux, [le pays a "deux grands ennemis"] qui l'accablent et le ruinent. Le fanompoana que les officiers merina détournent à leur profit et surtout le service militaire.]

[Sur la corvée des armes] Besson apporte foule de renseignements. [Depuis 1881, elle pèse non seulement sur les Merina installés dans le pays, mais aussi sur les Betsileo] Chaque recrue doit, [pendant cinq ans] tout en résidant à son domicile, [participer périodiquement à des exercices militaires] Ces exercices, les Betsileo - pénurie d'armes ou/et méfiance à leur égard - les exécutent avec des fusils de bois. Afin d'échapper à cette astreinte, des mobilisables s'endettent auprès d'usuriers pour, à l'aide de quelques piastres, se faire oublier par les officiers chargés du recrutement (22).

Autrement intolérables allaient se révéler, [les levées exceptionnelles de contingents destinés à occuper, puis défendre le lointain comptoir commercial de Tuléar] (23). Besson n'avait pu assister aux opérations de recrutement du printemps 1888 (24), les plus importantes depuis celles de 1881, qui avaient été faites quelques mois avant son arrivée. Ces opérations avaient entraîné un premier mouvement de fuite (25). En revanche, il est témoin de la levée des renforts, en mai 1889. Une vaste rafle est d'abord opérée parmi les Merina. Les soldats betsileo de la garnison de Fianarantsoa bloquent toutes les issues de la ville. Sans ménagement, des centaines d'hommes sont entassés dans des cellules et gardés à vue (26). Puis sous prétexte de rechercher réfractaires et déserteurs, des racleurs battent la campagne et se saisissent "de quiconque leur tombait sous la main".

En avril 1891, nouvelle opération de recrutement, destinée à fournir 1.500 hommes de renfort pour Tuléar. La décision tenue secrète, surprend aussi bien les soldats destinés au corps expéditionnaire que les recrues. Son application entraîne des marchandages sans nombre. Le rachat, fixé à 20 ou 25 piastres pour

(21) Rapport sur la situation générale..., 20 mars 1889, cité *supra*

(22) *Ibid.* La piastre, ou *ariary*, est la pièce de 5 F en argent.

(23) Sur les origines de ces expéditions, consulter M. Esoavelomandroso, "La région du Fiheregna à la veille de la conquête française", *Omalasy Anio*, 13-14, 1981, p. 177-186.

(24) Cf. G. Raveloson, "La levée des troupes en Betsileo", *Bulletin de l'Académie Malgache*, 1956, p. 107-109.

(25) A.E., *Mad.* 32, Besson à R.G., 24 mai 1889.

(26) *Ibid.*

les moins riches, peut coûter jusqu'à 80 et 100 piastres. Le gouverneur de Fianarantsoa aurait ainsi extorqué, grâce à quelques centaines d'exemptions, plus de 10.000 piastres. Si "une véritable terreur envahit le pays", la plupart des hommes valides réussissent néanmoins à s'échapper. L'opération ne permet pas de rassembler plus de 640 hommes à Fianarantsoa, 225 dans tout le reste du Betsileo. Et à la suite de multiples désertions, c'est avec des effectifs encore bien plus réduits que l'ex-gouverneur Rafanoharana embarque à Mananjary (27).

Pour faire face à la menace française qui se précise alors, en juillet 1893, le gouverneur Rainiketabao procède, toujours secrètement, à une nouvelle levée de troupes. Cinq cents hommes environ sont appréhendés et enrôlés d'office. Contrairement à la coutume - signe révélateur d'une situation particulièrement critique - aucun passe-droit n'est admis. En revanche, la majeure partie des mobilisables réussit encore à prendre le large pendant ou après la rafle (28).

Comme toute forme pervertie de corvée, la corvée des armes entraîne donc, dans un formidable gaspillage, la ruine du grand nombre au profit d'une étroite minorité. Mieux vaut, pour les Betsileo, la misère que les aléas d'expédition dont on ne revient guère. Et, circonstance aggravante, les tentatives de mobilisation entraînent des mouvements migratoires, en particulier vers le pays des Bara. Ces derniers, ennemis héréditaires des Betsileo et des Merina, se font de plus en plus menaçants.

BESSON ET LES POPULATIONS DES CONFINÉS DU BETSILEO.

Les rapports de Besson concernant les Bara, qu'il combat, et aussi les Tanala indépendants, avec lesquels il envisage une alliance, sont également d'un intérêt de premier ordre.

La progression bara

Les incursions bara sur les marges occidentales du Betsileo avaient un caractère traditionnel. Chaque année, les bœufs étaient raziés par milliers et par centaines, les habitants capturés et réduits en esclavage. A partir de 1890, ces incursions redoublent d'intensité et pénètrent jusqu'au cœur du Betsileo (29). Quelques exemples : en juillet 1891, les Bara sont signalés à trois heures de

(27) A.E., Mad. 33, R.G. à A.E., 28 juillet 1889. Lorsque les rapports de Besson n'ont pas été transmis au Quai d'Orsay ou n'ont pas été conservés, nous avons utilisé les dépêches de résident général qui en donnent une analyse. Et A.E., Mad. 39, Besson à R.G., 24 mai 1891.

(28) A.E., Mad. 46, Besson à R.G., 12 juillet 1893.

(29) A.E., Mad. 37, Besson à R.G., 12 et 24 septembre 1890. Témoignage corroboré par la correspondance des jésuites (cf. *Lettres d'Uclès*, 1890-1891, p. 346 sq.). Cette recrudescence de l'insécurité est à mettre en parallèle avec le limogeage de Rafanoharana, dont une des préoccupations essentielles fut la défense des *vavatany*, les marches vulnérables de la province (cf. H. Raharijaona, "L'administration du Betsileo à travers les archives de Rafanoharana (1885-1896)", *Bulletin de Madagascar*, juillet 1960, p. 616-622). Dans un contexte à vrai dire encore plus difficile, il ne semble pas que son successeur ait fait preuve de la même opiniâtreté.

marche de Fianarantsoa ; en octobre 1893, Ambohinamboarina est attaqué par plusieurs milliers de guerriers ; en juin 1894, à moins de 8 kilomètres de la capitale, les pillards sagayent des villageois ou les brûlent vifs dans leurs cases (30).

Le comportement des garnisons merina paraît soumis à un rite quasi-immuable. Lorsque la menace des Bara se précise, le gouverneur Rainiketabao expédie contre eux, sous le commandement de ses principaux officiers, des colonnes en partie composées de soldats betsileo. Elles reviennent bientôt triomphalement et colportent des récits de victoire qui laissent Besson sceptique (31). "Tout se borne à une promenade militaire, pendant laquelle on prend soin d'éviter la rencontre des brigands" (32). Une troupe, qui traînait derrière elle un canon, prend même la précaution de la laisser à Fanjakana durant toute sa campagne "de peur qu'en cas de retraite, il ne tombât aux mains de l'ennemi" (33). Mais l'affrontement ne peut toujours être évité. En 1890, Rainimakaola, 11 honneurs, second du gouverneur de Fianarantsoa, se heurte à un fort parti de Bara. Il décroche rapidement et dans sa fuite, promet un pourboire à ses porteurs "pour accélérer leur course" (34). Dès l'année suivante, prudemment, Rainiketabao n'envoie plus sur les confins de l'Ouest que des petits paquets de soldats, commandés par des officiers subalternes de 5 ou 6 honneurs. Les "principaux gradés" ne quittent plus Fianarantsoa et se désintéressent de la sécurité des villages (35).

Dans un premier temps, les Betsileo font meilleure figure. Ainsi, le roi du Lalangina, Rainiharo, qui secondait Rainimakaola dans son expédition, prend avec sang froid le commandement de la colonne, lorsque s'éclipse son chef. Pour défendre leur terroir, les paysans s'organisent en groupes d'auto-défense. En août 1891, face aux Bara qui se rapprochent de la capitale, Rainiketabao mobilise toute la population mâle valide. Il enrôle même les écoliers de plus de 14 ans. Volontaires betsileo, entraînés par leur *tompomenakely*, et soldats merina, une troupe hétéroclite de plus de 2.000 hommes, repoussent les Bara et massacrent les fuyards attardés. Besson, secondé par un jésuite, le frère Dursap, participe aux opérations qu'il peut décrire avec précision (36). Encerclés, deux groupes de Bara, l'un d'une dizaine d'hommes, l'autre de 30 à 40 guerriers, se sont retranchés dans des *vala*. Face à eux "tout le monde commande et personne n'obéit. C'est une cohue où sont enchevêtrés pêle-mêle les hommes armés de fusils à tir rapide, de fusils à pierre, fusils de chasse, sagayes, haches, sabres, couteaux ou simples

(30) A.E., *Mad.* 29 à *Mad.* 52, *passim*.

(31) Cf., par exemple, A.E., *Mad.* 37, à R.G., 24 juillet 1890.

(32) *Ibid.*, 24 août 1890.

(33) A.E., *Mad.* 37, Besson à A.E., rapport du 14 septembre 1890.

(34) *Ibid.*

(35) A.E., *Mad.* 40, Besson à R.G., 12 septembre 1891. "1 honneurs" : grades attribués aux officiers qui vont de 1 (simple soldat) à 16. Rainiketabao a 14 honneurs.

(36) *Ibid.*, 23 août 1891. *Tompomenakely* : seigneur d'un fief. Cet engagement fournit à Besson des indications dans la perspective d'une reprise des hostilités. Il lui permet d'"observer la façon de combattre tant des Bara que des Ilovas et des Betsileo".

bâtons (...) Tous les assaillants font mine de courir à l'ennemi, mais seuls les Betsileos (...) sortent résolument de leur retranchement". A la faveur de la nuit, les Bara s'échappent en traversant sans dommage les rangs des assiégeants.

Face à la démission généralisée des officiers merina, les Betsileo adoptent deux comportements opposés. En 1891, Besson décrit la résistance héroïque d'un *tompomenakely* qui tombe finalement aux mains des Bara avec une soixantaine des siens. La même année, un autre chef, proche parent du roi de l'Isandra, passe aux Bara avec tous ses sujets. Il préfère "faire cause commune avec ces bandits plutôt que de supporter plus longtemps les exactions sans nombre dont les Betsileo ont constamment à souffrir" (37). En 1894, d'importants contingents betsileo désertent Fianarantsoa et prennent aussi le chemin de l'ouest (38).

Ainsi s'estompe et même s'inverse partiellement une image traditionnelle : celle de la supériorité militaire des Merina sur les paisibles paysans betsileo. Une armée qui a vécu de la conquête n'est plus guère motivée lorsqu'elle est réduite à la défensive. D'autre part, dans une atmosphère de fin règne, les officiers songent en priorité à arrondir leurs revenus et, tout comme les soldats, à sauver leur existence. En revanche, les Betsileo luttent pour conserver leurs biens et leur vie. Mais lorsque le combat devient par trop inégal, alors qu'ils sont soumis à la fois aux razzias des pillards et aux exactions de ceux qui sont censés les protéger, ils passent progressivement à l'ennemi. Ce dernier a l'intelligence de leur ouvrir ses rangs, et devient ainsi de plus en plus redoutable.

Le mirage tanala.

A l'est du Betsileo, le pays des Tanala (39) présentait, comme un double défi, l'obstacle de sa gigantesque falaise, muraille quasi-verticale qui constitue le plus efficace des remparts et l'opposition de ses guerriers irréductibles. Sur un territoire exigu, moins de 6.000 km², ces derniers avaient réussi, grâce à une résistance farouche, à décourager toutes les tentatives merina de conquête.

Pour Besson, les Tanala tiennent "une des clés principales du pays, la forêt de l'Est par le travers et au Sud du Betsileo" (40). Ils exercent également sur lui et plus encore sur les jésuites - notamment Bardon, le supérieur de Fianarantsoa, et le dynamique Talazac, une incontestable séduction. Besson projette une alliance. Les jésuites rêvent d'évangélisation. Mais comment pénétrer sur le territoire de guerriers méfiants et à qui des Français qui passent à leurs yeux pour les amis des Merina sont particulièrement suspects ? Le prestige du médecin va encore jouer. Un petit-fils de leur roi Ratsiandraofana (41) se présente au vice-résident. Il

(37) *Ibid.* 12 septembre 1891.

(38) *A.E., Mad.* 52, R.G. à A.E., 19 mai 1894.

(39) Les Tanala sont étymologiquement les "habitants de la forêt". Il s'agit ici des tanala "indépendants" ou "de l'ikongo", qu'il faut distinguer des Tanala soumis à l'autorité merina. Cette dernière s'arrête au nord du fleuve Faraony.

(40) *O.M. Aix*, 2 Z 249, à R.G., 12 décembre 1892.

(41) Ou Tsiandraofa. Cf. Ph. Beaujard, *Princes et paysans. Les Tanala de l'ikongo*, 1983, p. 132 sq.

vient lui demander des remèdes destinés au souverain, âgé et souffrant. Besson saisit l'occasion qu'il a longtemps attendue. Accompagné du père Talazac, emportant médicaments et cadeaux, il entre en pays tanala (42)

Cette première "excursion", faite en juillet 1890, se solde par un demi-échec. Ratsiandraofana refuse de recevoir Besson à Ikongo, sa capitale. Ce dernier a recours à un stratagème : il ne remettra qu'au roi en personne les présents et les remèdes qu'il lui destinait. Quelques mois plus tard, Besson - qui a prêté le serment du sang (*fatidrà*) avec un des fils du souverain - et le père Talazac sont admis dans la citadelle tanala (43). Accompagné d'un des pères jésuites, ou des deux, Besson retournera encore au moins deux fois chez les Tanala en 1891 et 1894 (44).

Pendant, il déchantait rapidement car il juge médiocre la capacité militaire des Tanala. Certes, il reste sensible à leurs qualités de guerriers. Qualités qui sont pour lui le critère de leur supériorité sur les Betsileo : "Malgré toutes leurs superstitions, les Tanala ne sont pas démunis d'intelligence. Ils sont même au-dessus des Betsileo à cet égard et ils ne cachent pas leur mépris pour ces derniers qu'ils regardent comme des brutes parce qu'ils ont accepté la suprématie des Hovas" (45). Mais ils sont peu nombreux (12 à 15.000 seulement), très médiocrement armés, ils ne disposent que de quelques fusils à pierre, et n'ont "aucune sorte d'organisation militaire" (46).

A partir de 1890, date qui marque l'ouverture d'une nouvelle crise franco-malgache, les archives du Quai d'Orsay sont très peu explicites sur la place que le résident général, dans une stratégie globale, assigne aux Betsileo et aux Tanala. Une seule certitude : le plan imaginé par le Myre de Vilers en 1887 a été discrètement enterré. Et preuve d'une désintérêt évident, fin 1892, Besson demande au résident général Larrouy s'il doit poursuivre ou interrompre ses relations avec les chefs tanala. Il les qualifie d' "exceptionnellement amicales", mais cette fois-ci, c'est lui qui les juge "coûteuses" (47). Les chefs, mis en confiance, se rendent de plus en plus fréquemment à Fianarantsoa pour lui réclamer "un fétiche qui rend invulnérable, celui qui fait tirer juste" et aussi des armes, "jusqu'à des canons pour en couronner le rocher d'Ikongo" (48). Besson leur offre des cadeaux qu'il juge dispendieux (49). De leur côté, les officiers merina voient avec de plus en plus d'irritation et d'inquiétude se multiplier de tels contacts (50).

(42) Cf. L. Besson, "Voyage au pays des Tanala indépendants dans la région d'Ikongo". *Bulletin de la Société de Géographie de Paris (B.S.G.P.)*, 1893, p. 300-328.

(43) *A.E., Mad.* 32, R.G. à *A.E.*, 31 octobre 1890.

(44) *A.E., Mad.* 39 à *Mad.* 52, *passim*.

(45) "Voyage au pays des Tanala indépendants", *R.S.G.P.*, 1893, p. 321.

(46) *A.E., Mad.* 52, à *R.G.*, 24 juin 1894.

(47) *O.M. Aix*, 2 Z 244, 12 décembre 1892.

(48) *A.E., Mad.* 44, 12 janvier 1893.

(49) Besson estime que chacune de leurs visites entraîne une dépense de 30 à 40 F au minimum.

(50) Dépêche du 12 janvier 1893, citée *supra*.

Un nouveau plan français relance en 1893-1894 l'intérêt porté au Betsileo et au pays tanala. L'expédition contre Tananarive se prépare. Mais, du côté français, alors que chacun est convaincu qu'il faut directement marcher sur la capitale, se développe une inquiétude quasi-obsessionnelle. Comment, lors de l'offensive, empêcher le gouvernement de Tananarive et l'armée royale de se replier sur le Betsileo qui deviendrait le haut-lieu de la résistance merina ? Il faut donc enlever aux Merina toute chance de trouver un refuge dans le Sud des Hautes-Terres. dans cette perspective, c'est à cheval que Besson en juin 1894, reconnaît les sentiers qui de l'Ikongo conduisent au Betsileo. Il s'assure ainsi qu'ils sont utilisables par des bêtes de somme. Et il conclut que grâce à l'appui non seulement des Tanala, mais aussi des Antaimoro installés plus au sud, "une poignée d'hommes suffirait pour s'emparer du Betsileo, où les habitants nous accueilleraient en libérateurs" (51). Les Tanala ne sont plus considérés comme d'éventuels alliés ; ramenés au rang de simples auxiliaires, ils seraient recrutés comme porteurs, guides ou éclaireurs.

Les relations entre Besson et les Tanala éclairent enfin son étroite collaboration avec les jésuites, une collaboration qui n'est pas purement politique, mais qui traduit aussi sa conviction religieuse profonde. Il a vite oublié une des consignes de Le Myre de Vilers, qui voulait que l'agent nommé à Fianarantsoa modéra "l'ardeur des jésuites" (52). Bien au contraire, il y a émulation réciproque. En 1890, avant leur commune excursion à Ikongo, le père Talazac et Besson escaladent le mont Ambondrombe, qui, haut de près de 2.000 mètres, domine le pays tanala. Au sommet, ils plantent l'un une croix, l'autre le drapeau tricolore. Puis ils crient ensemble : "Vive Dieu, vive la France"". Si Besson garde le silence sur cet exploit, Talazac, lui, le narre avec complaisance (53). Et il précise que le "bruit de l'expédition" se répandit jusqu'à Tananarive (54).

*

* * *

Présenter Besson comme un indigénophile, voire comme un humaniste, relève de l'hagiographie chère à l'époque coloniale. Si Besson éprouve de la pitié pour les Betsileo, cette pitié est empreinte de plus de racisme que de sympathie. Son jugement est fait dès 1889, où il écrit entre autres considérations de la même veine: "Le Betsileo jouit d'une intelligence médiocre et lente à concevoir même les choses simples, il est laborieux, mais long à la besogne, comme le bœuf dont il partage la docilité patiente" (55). Satisfait de cette comparaison, il la reprend

(51) *A.E. Mad.*, à R.G., 24 juin 1894.

(52) *A.E., Mad.* 24, à A.E., 20 février 1897.

(53) *Les Missions catholiques*, 24 juillet 1891. Mes remerciements à Françoise Raison qui m'a ouvert sa documentation et fait connaître ce récit.

(54) Le catholicisme militant et par trop exubérant de Besson explique sa mise à la retraite anticipée par le gouverneur général Augagneur en 1906.

(55) Rapport sur la situation générale du pays des Betsileo, 22 mars 1889.

plus tard. Mais de "laborieux", le bœuf est devenu "paresseux" (56). Regard changeant, qui se modifie en fonction du rôle assigné aux Betsileo. Sous le Myre de Vilers, il s'agissait de les utiliser contre les Merina, avec Gallieni, il faut bientôt les faire entrer dans le système de l'exploitation coloniale. Aussi, y a-t-il une totale similitude de vue entre le gouverneur général et son collaborateur. Pour Gallieni, parce qu'ils sont dans l'incapacité de payer leurs impôts, ces cultivateurs opiniâtres sont d' "incorrigibles paresseux" (57).

Grâce à ses scrupuleuses descriptions, Besson est pour l'historien un témoin précieux. Mais il est en tous points un homme de son temps. Il ne prend aucune distance avec l'idéologie de son milieu, témoigne d'un racisme ordinaire et colporte complaisamment les stéréotypes et les clichés les plus éculés. Son rôle et ses comportements mis à jour, il est certes possible d'admirer en lui l'acteur convaincu de l'expansion, puis de la domination coloniale et l'habile politique qui a su se faire passer pour le protecteur des Betsileo alors qu'il voulait d'abord les utiliser.

(56) *Notes, reconnaissances et Explorations*, décembre 1897, p. 344. Besson précise, dans un rapport ultérieur : "la femme betsileo est encore plus paresseuse que l'homme" (*O.M., Aix*, 2 D 95 (A), 5 août 1898).

(57) Sur ce leitmotiv et sa signification, lire l'analyse de J. Fremigacci "Le colonisé, une création du colonisateur", *Omalu sy Anio*, 5-6, 1977, p. 233-243.

FAMINTINANA

Rezida frantsay lefitra tany Fianarantsoa i Dokotera Besson nanomboka tamin'ny taona 1888 ka hatramin'ny taona 1894. Ny fandavan-tena lehibe nasehony teo amin'ny fitsaboana ny olona manodidina azy no nahasarika ny fon'ny mponina ary dia mbola voarakitry ny tantara hatramin'izao ny zava-bitany.

Nandritra io fe-potoana niadidiany ny faritr'i Fianarantsoa io koa anefa dia efa nanan-kevitra ny hanjanaka an'i Madagasikara i Frantsa. Noho izany dia anisan'ny tetika nampiasain'i Dokotera Besson izany fihetsiny izany. Nikatsaka izay ahazoana ny faritra atsimo-atsinanan'ny Nosy izy, rehefa vita izay dia izay tsy ahafahan'ny Merina mamonjy an'i Fianarantsoa. Araka ny tatitra nataon'i Besson dia tsy nahomby ny fomba fitondran'ny Merina tany amin'iny faritany Betsileo iny, satria sady tsy maintsy nanefa ny fanompoan'Andriana ny mponina no matetika notafihin'ny mpandroba avy any Ibara.

SUMMARY

Dr Besson was vice-resident of France at Fianarantsoa from 1888 to 1894. Physician highly devoted to local populations, he gained a wide esteem and left a memory still living today. During this period, France was trying to colonize Madagascar. As a matter of fact, Dr Besson's "humanism" was a part of a conquest plan. There was first a project of invasion through the south-east, then the French wanted to avoid a possible withdrawal of merina government in Fianarantsoa. Besson's reports are very clear on the failure of merina policy in the Betsileo province both subject to official duties and to Bara's looting raids.